

Comment la terreur

Claire Dé

Number 140, February 2014

Phobies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

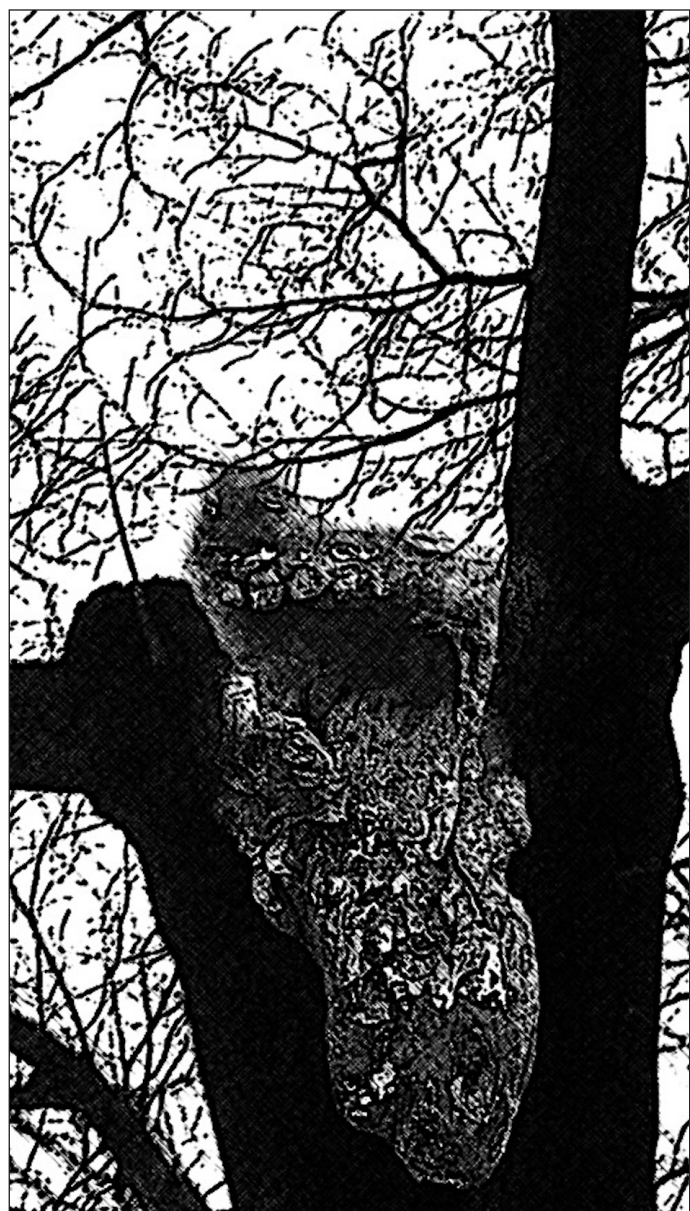
0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (2014). Comment la terreur. *Moebius*, (140), 18–22.



CLAIRE DÉ

Comment la terreur

À J. P., l'être le plus malheureux que j'ai rencontré

Parce qu'il espérera jusqu'au bout une raison, une explication, voire des excuses, l'homme, avec rapacité, contemple sans relâche le monstre qui trépassé, magnétisé par son râle agonique, un raclement métallique strident qui enfle, diminue, s'interrompt, puis reprend avec une irrégularité démoniaque. Durant quatre jours et trois nuits, il rive son regard sur cela qui est en train d'expirer et, malgré ce que lui attestent ses yeux – le dragon fauché, à l'horizontale, réduit à une baudruche ventrue qui s'affaisse de plus en plus, un monticule, à peine une bosse sous une bâche d'où sortent des tubulures, elles-mêmes reliées à des moniteurs clignotants –, l'homme n'arrive pas à croire à l'anéantissement qui s'annonce. Il l'a connu en bas âge. On lui avait relaté qu'à six mois il refusait de manger. Transporté d'urgence à l'hôpital, il avait été sauvé in extremis. Le corps médical n'avait pas réussi à expliquer cette bizarre grève de la faim que, tout bébé, il avait entamée. Bien entendu, il n'en gardait aucune mémoire.

Son premier souvenir précis remontait à ses trois ans, pour se buriner dans ses neurones : la face du batracien en extrême gros plan, ses prunelles noires qui crépitaient d'escarilles, ses naseaux enflammés, sa gueule béante qui barrissait des cris aigres, assourdissants, puis ses battoirs griffus l'ont agrippé, soulevé, propulsé avec frénésie, le mur, le mur qui approche à toute vitesse, le choc, le noir, l'enfant se ramasse sur le plancher, à présent lui aussi il crie, il crie parce que du liquide chaud coule dans ses yeux, il l'essuie avec ses paumes, c'est rouge, gluant, il crie encore

plus, alors le malveillant fonce sur lui en hurlant de ne pas pleurer, qu'il n'est qu'un moins que rien. Le bambin s'est rencogné contre un meuble, son visage dans ses coudes, il a arrêté de pleurer et de crier et il a attendu que l'autre se tanne. C'est ainsi qu'il a appris sa plus importante leçon : éviter à tout prix de contrarier l'épouvantable ; se tenir sans cesse en alerte, tous les sens aiguisés, à vif ; figer dès que jaillissait le moindre beuglement, surtout ne pas bouger, ne pas s'enfuir, car si l'autre devait le pourchasser sa furie se décuplait, donc tâcher de contracter ses muscles au maximum pour se raidir, se durcir, se fabriquer une carapace, se transformer en caillou pour ne plus rien ressentir ni au dehors ni en dedans.

Toute son enfance, pourtant, il avait entretenu l'espoir d'amadouer le monstre. Une fois, il n'avait pas six ans, il avait cueilli des fleurs jaunes, tellement jaunes, des pompons de soleil, puis il a emporté son bouquet pour le déposer entre ses pattes. Le saurien a considéré, un bon moment, les petits soleils, ensuite il a relevé le mufle, découvert ses crocs et explosé de rire. Après il les a saisis, les a jetés à la figure du garçonnet en rugissant : *Espèce de niaisieux ! C'est rien que des pissenlits ! C'est rien que de la mauvaise herbe qu'il faut arracher ! Comme toi !* Il lui a tiré les cheveux : *Tu comprendras jamais rien, toi, t'es trop imbécile*, et il l'a garroché par terre. Plus tard, quand il est rentré à l'école, l'autre a renoncé à le frapper à la tête, mais en revanche il s'est mis à le battre partout ailleurs avec ce qui lui tombait sous la main, spatule, ceinture de cuir, manche à balai, poêle en fonte. Sous peine de sanctions redoutables, ordre formel fut donné à l'enfant de porter sans répit col roulé, manches longues et pantalon étroit, et interdiction de pataugeuse puis de piscine, même par canicule.

Le troisième jour, l'hippogriffe empoigne ses draps en essayant de les déchirer, tout en poussant des feulements lugubres, des sons effroyables qui semblent émerger d'outre-tombe.

Parce qu'il lui était défendu d'avoir des amis, *On est toujours mieux de s'arranger entre nous*, il s'imagina longtemps que tous avaient un monstre. En dépit de tout, il aimait bien le sien, c'était son seul univers. En deuxième

au primaire, la maîtresse demanda à ses élèves que chacun crée son « plus beau dessin au monde ». Il avait rempli la grande page blanche avec une forêt, une rivière, des chevaux, des avions dans le ciel, et du gazon à profusion. Lorsqu'il lui exhiba avec fierté sa feuille entièrement coloriée avec beaucoup de crayons de cire différents, le hideux renifla à plusieurs reprises puis éructa : *Tu me montres ça pour que je te dise que c'est beau, mais j'suis pas là pour te raconter des histoires : c'est laid, archi-laid.*

La veille de son extinction, tandis qu'une infirmière, magnanime, lui imbibait les lèvres d'eau, la créature, dans un ultime sursaut, lui mord un doigt au sang. L'homme ruminera que l'iguane, où qu'il se trouve, ricanerait de cette morsure pour l'éternité.

Un 4 mars, il atteignait ses dix-sept ans, c'était un mardi après souper comme les autres, le caïman s'est rué sur lui, s'est attelé à le rosser de ses poings lorsqu'il bloqua son bras, lui serra le poignet, et en détachant chacune des syllabes, l'adolescent déclara d'une voix forte, profonde, nouvelle pour lui, presque étrangère : *Tu ne me toucheras plus jamais. Jamais.* Le crocodilien en fut si estomaqué qu'il en resta les babines ouvertes, avant de tourner les talons sans un mot. Celui qui n'était plus un enfant a supposé que le tabassage redémarrerait le lendemain. Puis le samedi, la journée préférée de l'escogriffe pour ses séances de pugilat. Puis la semaine suivante. Non, l'infâme n'a plus fessé sur lui en aucun temps. Désormais, le crocodilidé endigua ses horions et torgnoles. Ces violences physiques, il les enfouies en lui où elles se sont liquéfiées et ont fermenté, pour se dégorger en un flot inépuisable de phrases empoisonnées. Si, au préalable, l'hydre n'était pas un foudre de délicatesse, elle développa une langue fourchue plus tranchante, se muant en un cobra royal et crachant à profusion remarques blessantes, railleries injurieuses, réprobations corrosives. Il réalisa peu à peu toute la volupté que retirait la grognasse à l'insulter et à le rabaisser. De l'aube au crépuscule, l'autre affinait, perfectionnait ses attaques, tant et si bien que le jeune homme avait établi une échelle de toxicité : le matin débutait en vinaigre, dès le lunch cela virait au fiel, dans l'après-midi les invectives se condensaient en acide sulfurique, le soir en gaz sarin.

S'il démontait la mécanique de ces agressions verbales, impossible cependant de ne pas les entendre, impossible de ne pas en être poignardé, puisque son tourmenteur, prenant plaisir à sa souffrance, s'en nourrissait, et diversifiait d'autant ses assauts qu'ils en devenaient imparables.

Au début de la vingtaine, l'homme finit par rompre les amarres, prétextant des études en art dans une autre ville. Les visites à l'ignoble se sont limitées aux fins de semaine, aux congés, anniversaires, fêtes de Noël, de Pâques et de la Trinité. Ayant échappé à la présence quotidienne de l'abominable, il s'en était senti délivré. Toutefois la peur qui lui avait été instillée et qui s'était incrustée de force en lui d'heure en heure, année après année, cette peur, en toute inconscience, de ses métastases infestera ses actions et décisions, la peur de l'autre, la peur de choisir par peur de se tromper, de mal paraître, de se faire remarquer, de s'affirmer, de créer, la peur des espaces fermés, des foules, des hauteurs, des insectes, des allergies, des microbes. À ces terreurs de tous les instants se greffera une révolte acrimonieuse, une fâcherie inlassable contre son sort injuste, une sale jalousie à l'encontre de tous ceux possédant ce qu'il n'obtiendrait jamais, une colère à fleur de peau, une impatience survoltée. Une rage dévastatrice. Il aura été voué à un cloaque de malheurs. À perpétuité.

Les raclements du monstre s'espacent. Raccourcissent. Bientôt la crevasse définitive. Ça y est. Le silence. Qui se prolonge. Envahissant. Sur les moniteurs, les lignes droites, aplaties. L'homme est submergé d'un chagrin imprévu, immense. Irrépressible. Il se déteste, il s'abomine d'être aussi chaviré. La bête est vaincue, elle n'est plus qu'une dépouille crayeuse, sa mâchoire pendouille. L'homme décide qu'il demeurera sur place jusqu'à ce qu'elle soit refroidie de part en part, à fond. Sa mère.